AVENTURE | NATURE | LITTÉRATURE

Latitude MER



ÉQUATEURS

édito

Latitude Mer est un magazine et un livre destiné aux amoureux du grand large, du long cours, des navigations extrêmes mais aussi du sable blanc, des galets, des bouées jaunes, des bazars de la plage, des mers calmes et des tempêtes. C'est un manifeste de liberté et de combat. L'Océan est notre respiration. Nous voulons fédérer tous les argonautes et gens de mer, « maritimiser » la France, être une passerelle de transmission entre les vieux loups de mer et les jeunes surfeurs, les figures de proue et les petits barreurs d'Optimist.

Nous voulons que la vie ressemble à un grand bleu de Klein, de Miró ou de De Staël. Il nous faut de la couleur. Faisons chanter en chœur les baleines et les coquilles Saint-Jacques. Prenons le parti des algues, du plancton. L'homme a détruit la terre. Pour éviter l'apocalypse écologique, l'Océan est notre ultime renaissance possible. Le salut ne viendra pas du ciel et des étoiles mais des profondeurs. Nos mers ont été non seulement raclées mais aussi profanées. Lisons les océans et nous comprendrons la capacité de l'homme à détruire la plus belle des éternités, notre nature sacrée. La mer est encore aujourd'hui une tragédie, un cimetière pour les humains en détresse qui croient y voir leur salut et un horizon.

Mais la mer c'est aussi la fête, l'enfance, les châteaux de sable, les éclats de rire, la légèreté d'une voile blanche qui se gonfle à l'horizon, la joie du corps, les noces de la lumière blanche et du grand bleu. La mer libre est notre ligne de fuite et de foi si nous voulons échapper à notre société de contrôle et de servitude volontaire. *« Larguez les amarres ! »* pourrait être notre slogan. Nous succombons à la *Sea Fever* du poète britannique John Masefield : *« Je dois reprendre les mers, retourner vers la mer solitaire et le ciel/ Et tout ce que je demande c'est un grand navire et une étoile pour le diriger ».* La mer est notre engagement et dégagement.

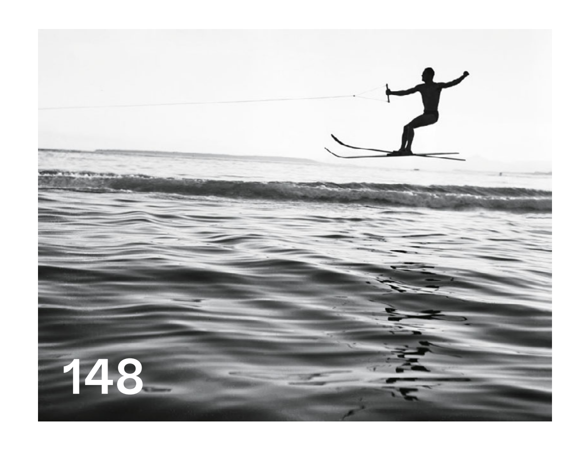
L'Océan nous intéresse dans tous ses états et sous tous les angles de navigation : aventure, architecture, voyage, sciences, nature, littérature, peinture, musique, photographie, gastronomie, philosophie. Le sacré comme le profane. La mythologie comme la « plagéophilie ». Le point de vue du travailleur de la mer comme du coureur des sables. Les palmes et les espadrilles.

Enfin, depuis de trop longs mois le monde a été vitrifié, confiné, terrassé et terrifié par un virus qui nous a assignés à résidence et devant nos écrans. Ouvrons les volets, faisons entrer l'air marin, regardons l'horizon, hissons les voiles, nageons loin, plongeons, pour renaître enfin. La liberté et la conservation des mers est notre seul pavillon. L'Océan est notre révolution.

Olivier Frébourg,
Écrivain de Marine

sommaire







Reportage

LES TRIBUS DE LOCQUIREC

Texte de **Lucas Menget**



Depuis le tournage de *L'Hôtel de la plage* par Michel Lang, Locquirec a bien changé. De curieux clans sont apparus avec pour seule devise : « l'eau est la meilleure des choses ».

Il existe encore des tribus en Bretagne. Elles ne sont pas vraiment ennemies, parlent la même langue, cohabitent le long d'un rivage découpé et brutal, aux marches des côtes d'Armor et du Finistère. Sur une presqu'île, à l'extrême ouest de la baie de Lannion, se niche un petit village, Locquirec. Pour rencontrer ces curieuses tribus, il faut longer la côte. Elle hésite, tantôt déchirée par les rochers, tantôt alanguie sur de longues plages de sables blancs. Des rochers noirs, tranchants, visibles seulement à marée basse, du vent et des ajoncs. La mer nous cerne : grise, bleue, noire, verte, parfois rose le soir. Vue du village, elle se montre accueillante, car il y a presque toujours une terre pour la border. Une mer aimable, contenue, maternelle. Le port se situe au fond d'une baie protégée : situation géographique enviable, enviée. C'est une mer à facettes, elle offre toujours un reflet de lumière, même par ciel noir et plombé. Au choix : un océan, une petite crique, un bras, une grande plage. Officiellement, la mairie compte neuf plages, mais les initiés ont leurs criques secrètes où observer l'infini. Il faut des années pour assimiler les noms, les rochers, les possibilités.

Le seul repère est le Café du port, au cœur de la place. De loin, c'est simplement une maison avec vue exceptionnelle. Pignon blanc, toit en ardoise, fenêtres en chien assis à l'étage, grandes jardinières de fleurs jaunes. Il faut s'approcher pour distinguer la discrète carotte « Tabac », puis voir la longue baie vitrée, la marquise grise, une large terrasse en bois blond face à la mer, plein sud. Les bancs, en bois aussi, assise dure, toucher doux. Le café tourne le dos à l'église. Il existe depuis qu'il y a des cafés en Bretagne, depuis que la mer fait peur. Il n'a jamais changé de famille. Il a vu le village, réputé pour ses carrières de pierres grises, devenir un repaire d'artistes pendant les années folles, puis un petit port de pêche, et maintenant un rendez-vous des amoureux de l'océan, attirés par une sorte de lupanar aquatique, une débauche de plaisirs possibles. Ils sont répartis en trois tribus : les nageurs, les surfeurs, et les marins.

Tous les jours à 8 heures, Pierric et Christine lèvent le rideau. Quelle que soit la météo, l'ampleur des restrictions « Covid », il y a toujours quelqu'un sur le bois de la terrasse, et plusieurs clients à l'intérieur. Pierric parle très fort, rit souvent, lance des « Kenavo » retentissants sur la place du port. C'est un grand, sec, souriant, un résidu d'accent breton dans la voix. Christine observe, derrière ses petites lunettes rondes.

Elle distribue ses mots avec parcimonie. Il faut du temps pour être appelé par son prénom. Le comptoir, en acier un peu mou, atténue le bruit des verres et tient toute la largeur de la pièce. Des lampes art-déco, un sol gris foncé fait de graviers enchâssés dans un vernis rouge foncé, un style rustique et élégant. Des tables hautes, pour voir la mer. Elle peut remonter à moins de 20 mètres des marches de la terrasse. Locquirec offre une particularité : sa baie est une baignoire, elle se vide et se remplit deux fois par jour, selon un cycle de 25 h 40 qui rythme la marée dans cette région du monde. Les premiers à venir s'accouder au zinc vont arriver. Ils sont encore à l'eau. On les admire et on les moque un peu : les nageurs en eau froide. Ils sont répartis en deux clans, chacun son côté de la baie. Aux Pingouins en peignoir, le port. Aux Bonnets Rouges, le fond de baie.

accent charmant. De l'Amérique, elle conserve une culture forgée dans les grandes universités de la côte est. De la Grande-Bretagne, une allure de cousine proche de la famille royale : fascinante pour un breton. À marée haute, elle descend les quelques marches qui mènent à l'eau, et glisse dans la mer d'une traite, en silence. Sirène de la côte sauvage. Sept minutes aujourd'hui : les spécialistes du bain en eau froide sont formels, une minute par degré.

Rapidement, « l'écrivaine » a attiré une petite bande : un ancien policier, un chercheur en retraite, une Américaine coureuse de fond, un ancien surfeur qui soigne une maladie longue en s'immergeant dans l'eau. Ils ont enfilé leur costume : peignoir blanc pour tout le monde. La procession se dirige vers la mer pour faire ses ablutions. La procession a ses rites. Pas de cris,

Tous les jours de l'année, même quand l'eau descend à 4 et qu'il neige sur la baie, les pingouins prennent leur bain. À les voir converger au port, tous en peignoir blanc, une Thermos ou un sachet de viennoiseries à la main, on croirait une petite secte

Février 2021. 8h30. Température de l'eau : 7 degrés. Température extérieure : 4. Un corps mince gainé dans un élégant maillot de bain, chaussons et gants en néoprène, émerge de l'eau derrière cinq autres nageurs. Ce sont les « Pingouins en peignoirs ». Tous les jours de l'année, même quand l'eau descend à 4 et qu'il neige sur la baie, les pingouins prennent leur bain. À les voir converger au port, tous en peignoir blanc, une Thermos ou un sachet de viennoiseries à la main, on croirait une petite secte : l'Ordre du Temple de l'eau froide. Les peignoirs glissent sur les rochers. Ils sont en maillot, font mine de ne pas avoir froid, fiers et courageux. L'organisatrice est une écrivaine anglo-américaine, elle habite à deux pas du port, n'a pas mis longtemps à devenir un personnage de la presqu'île. Port altier, regard bleu acier, chevelure blonde, voiture de collection,

ni d'effusions, on entre sans s'arrêter. Souffle coupé pour deux minutes. La parole revient uniquement pour commenter les infinies petites variations de la température ou le problème du capot qui fouette le visage. Les pénitents heureux n'abordent aucun autre sujet que le bain de mer.

Du café, on aperçoit au loin l'autre groupe, concurrent et ami, les « Bonnets rouges ». Eux se baignent en fond de baie, plus exposés au vent, et au soleil. Le nageur manie des paramètres complexes : l'heure de la marée, le vent, l'exposition. Des indications quotidiennes transmises par boucles WhatsApp : « Le vent tourne, rendez-vous au port à 8h15 ». Message posté à 00 H 58 le 2 février. « Je suis au fond de la baie, trop de vent ». Message posté à 8 h. Le nageur ne badine pas avec les horaires.

Sa journée s'articule autour de la marée. Sans leur dose d'eau glacée, les pingouins dépérissent. Pour l'auteure anglaise, pas une ligne ne peut être écrite sans ce bain matinal.

La baie compte une petite centaine de nageurs actifs. Chaque jour, au moins une quarantaine d'entre eux sont à l'eau. « Toute l'année ! » Pierric sort sur sa terrasse en bois, s'assied sur le parapet et allume sa cigarette en croisant ses longues jambes. « Ils sont fous quand même. » Il fait partie de ces Bretons pour qui la mer reste dangereuse. Elle charrie des centaines d'années de pêche, d'accidents, de noyades. « Déjà, je me baigne pas en été, alors en hiver, imagine un peu… ». Son rire éclate et entraîne toute la terrasse dans une bonne rigolade. « Il faudrait essayer pour comprendre, mais j'ai pas le courage », glisse Christine. Comprendre cette sensation glaciale et délicieuse. En quelques secondes, on ne sait plus si on a très froid ou très chaud. La peau brûle, le cerveau envoie toutes les hormones nécessaires à la survie et au plaisir : endorphine, adrénaline, dopamine, sérotonine. La nage en eau froide devient rapidement une drogue. Plusieurs heures après la sortie de l'eau, le nageur plane dans un état d'extase. Et le soir, relit des passages de sa bible, *Héros et nageurs*, le livre de Charles Sprawson, retraçant l'histoire de la natation de l'Antiquité aux romantiques allemands et aux esthètes anglais de Eton. Il raconte cette chape d'interdit que l'Eglise a fait tomber sur la nage : « La nage, comme le plaisir sexuel, en vint peu ou prou à être associée au diable et fut quasi censurée pendant la prévalence du Christianisme en Europe ». Pas étonnant qu'en Bretagne, si catholique, les plaisirs de l'eau aient longtemps été si suspects : à Keredrez comme à Eton en 1828, une seule devise rédigée par Pindare : « l'eau est la meilleure des choses ».

Une devise partagée par une autre tribu. Celle-ci n'a ni horaires, ni peignoirs, ni bonnets (sauf des cagoules en hiver). Elle boit des bières, un œil sur la mer, l'autre rivé sur une application recoupant force du vent, hauteur de la houle, coefficient de la marée, puissance des vagues.

En ouverture : Locquirec. Le Port et la Pointe du Château.

Ci-contre : Février, plage du Port. Avec un ami, l'écrivaine entre dans l'eau.



Ces surfeurs arrivent chez Pierric et Christine en horaires décalés et peuvent disparaître d'un coup. « Avec ce vent du Nord, pas de vagues, c'est sûr ». Coco est déçu mais il a le temps. Il repose lentement son demi sur le comptoir. La journée est foutue. La mer est plate, gris clair, majestueuse. Pas de houle. Pas de vague. Pas de surf. Alors Coco discute avec les anciens. On parle avant tout du temps. De la mer. Du ciel. « Il fait   froid, mais au moins il pleut pas ». Une tournée. Pierric disparaît derrière son long bar pour attraper une bouteille. « Ça se lève un peu à l'est. Le vent va tourner. Demain, c'est la pluie ». Une bière. Christine actionne la pompe. La pluie, le vent, ça réjouit Coco. C'est souvent quand il fait « moche » que les vagues sont les meilleures. « Ici, on fait du surf de tempête ». Tout le monde connaît Coco. Visage tout rond, physique tout en muscles, piercing sur la lèvre inférieure, bonnet vissé au crâne. Il a commencé à surfer à 12 ans, aux côtés de « Papas surfeurs », deux amis qui ont importé le surf à Locquirec, « un peu pour rigoler ». Coco se souvient, il avait peur, les deux anciens lui hurlaient par-dessus la vague « Fonce, c'est que de l'eau ! ». Avec ses copains, Max, Hadrien, Brendan « c'était la mob ou le surf, on a choisi le surf ». À l'époque, personne ne surfait dans le coin. « Il n'y avait qu'un magasin de combinaisons, à Brest. Et un seul modèle de planches ». Il s'est perfectionné en regardant des VHS et en allant au « Sud ». Il faut entendre le Finistère-Sud, où les vagues étaient plus fréquentées, où on trouvait des combinaisons plus souples. Coco et sa bande ont grandi, fait des études. À Brest, pour surfer. Puis ils ont poussé leur planche un peu plus loin. En Australie, en Nouvelle-Zélande, à Bali, en Californie. Le parcours initiatique. Un jour, Coco est revenu à Locquirec, des tatouages en souvenirs sur la peau. Ses amis aussi. Ils sont jeunes, beaux, musclés, admirés, certains sont moniteurs de surf.

La mer est froide, oui, mais le surf se mérite. « Faut se souvenir qu'il y a dix ans, au Café du port, on nous prenait pour des fumeurs de joints et des chômeurs ». À l'époque, on craignait que la mer « emporte les jeunes », comme elle avait jadis emporté tant de pêcheurs et marins du coin. Comme ça, au hasard d'un tempête trop forte. Mais cette Bretagne là est loin, pour Coco. « Locquirec, maintenant, c'est un peu le rendez-vous du bien-être ». Ça fait marrer Pierric. L'eau, très peu pour lui. Ni sur une planche,

Ci-dessous :
Décembre. Surfeur sur la plage Blanche.



ni sur un bateau, encore moins en maillot. La mer, il la voit du bar, il en parle du matin au soir, mais il la garde à bonne distance. Ces gamins du coin qui ont fait le tour du monde, il les voyait plutôt se ranger, passer à autre chose, être un peu sérieux. Mais non. Coco se souvient, presque nostalgique. « Au début on savait que la houle allait arriver en voyant les oiseaux se réfugier sur la plage. Le lendemain, on avait la houle et les vagues ». Aujourd'hui, avec Internet, on a le choix. La meilleure vague, c'est celle de la baie, il faut la marée basse et la houle. Ensuite, si la mer monte avec de la houle Ouest-Nord-Ouest, on va à la plage blanche. Au « Poul », il nous faut une marée haute et un bon coef. L'hiver, « ça rentre encore mieux ». Le parking de la plage blanche se couvre de vans, planches empilées sur le toit. En quelques heures, le petit bourg breton prend des allures de Californie de magazine.

Aube violette, embruns, lumières des phares jaunes dans le brouillard, silhouettes noires dans les combinaisons, jolies filles et garçons baraqués. Les surfeurs viennent de loin, pour goûter aux vagues de Locquirec. Les promeneurs aussi, attirés autant par les surfeurs dans les vagues que par celles et ceux qui se rhabillent sur le parking.

« Quand il n'y a pas de vagues, je vais avec eux », avoue Coco en désignant les nageurs en peignoir convergeant vers la petite plage du port. Au bar, on le charrie : « Ils y vont en maillot, toi en combinaison. Frileux, le surfeur ! » Coco n'irait jamais à l'eau en maillot. Question de température, d'habitude, et d'univers. De code vestimentaire. À Locquirec, on évite le mélange des genres. On est surfeur, nageur, ou marin. Si par hasard on doit se mélanger un peu, chacun son style. Maillot et peignoir pour les nageurs. Combi et bonnet pour les surfeurs. Polaire et ciré pour les marins. Le seul point commun, à écouter Coco, c'est « le respect de la mer. Face à elle on est tous à égalité, on est tout petits ».

Le dernier pêcheur professionnel de Locquirec a posé ses filets en 2015. La SNSM locale (Société Nationale de Sauvetage en Mer) a pourtant encore du travail, avec les plaisanciers et les pêcheurs amateurs. « Quand on est pas sur l'eau, on entretient le matériel, et quand c'est fini, on passe boire un coup. On est une bande soudée ». Voilà Jeannot. Polaire orange, buriné, souriant, cheveux gris mi-longs. Son bateau, un joli 8 mètres vert à moteur, est amarré juste devant. Il se l'est offert pour sa retraite. Le patron de la tribu la plus respectée du village. Les sauveteurs. Autant dire des demi-dieux. Au Café du port, tout le monde les salue, les laisse passer pour acheter cigarettes et jeux à gratter. Les seize de la SNSM. À la tête d'une flotte : une grosse vedette orange et bleue, puissante. Une « coque alu » plus petite, rapide et efficace, et un Zodiac toujours amarré au môle du port. « Et il prend quoi Jeannot ? » Pierric baisse d'un ton avec le président des sauveteurs. Respect. Si la pêche professionnelle a disparu, la SNSM ne manque pas de boulot. L'hiver, on compte seulement 20 bateaux amarrés à Locquirec. Mais l'été, ça peut monter à 400. Autant dire que les plaisanciers prennent la mer

À Locquirec, on évite le mélange des genres. On est surfeur, nageur, ou marin. Si par hasard on doit se mélanger un peu, chacun son style. Maillot et peignoir pour les nageurs. Combi et bonnet pour les surfeurs. Polaire et ciré pour les marins. Le seul point commun, à écouter Coco, c'est « le respect de la mer ».

avec entrain. « On est cernés par la mer. Elle est belle, attirante, on veut aller dessus. Mais elle reste dangereuse, elle peut surprendre ». Le fond de la baie donne une impression trompeuse. Le large est tout près, les courants violents, et le marnage (la hauteur de la marée) de presque 10 mètres. « Parfois on est agacés de secourir pour la seconde fois le même gars qui n'a plus d'essence, et qui dérive vers un rocher. Mais on ne laisse jamais un bateau en danger ». L'an passé, les sauveteurs de Locquirec sont intervenus 59 fois. En moins de 20 minutes à chaque fois. « C'est comme ça, on est au port, on vit au port, on est toujours là, on répond ». Quiconque appelle le 196, le numéro d'urgence de la mer, est d'abord connecté au Cross Corsen, le QG du sauvetage (de la SNSM) situé près de Brest. Premières indications, localisation : les sauveteurs de Locquirec sont alertés dès qu'un bateau se trouve en danger dans leur zone. Elle est vaste : une dizaine de milles marins d'est en ouest. Tous les jours, jeunes et vieux marins partent à bord de petites embarcations relever un casier de homard, ou tenter de prendre un bar, même s'ils se font rares. Sous la pluie, sous le vent, sous le soleil, cette pêche amateur mais sérieuse ne s'arrête jamais.

Coco est reparti, sa planche sous le bras, en courant vers les vagues. Les nageurs sont déjà rentrés, en train d'étudier les conditions de baignade du lendemain. Jeannot hèle un gars sur son annexe. « Tu l'accroches bien, hein, ce coup-ci, ton bateau ! Ça va souffler ce soir ». L'accident grave est banal. Les vieux bretons, même bons marins, ne savent souvent pas nager. S'ils chutent de leur annexe avec bottes et cirés, c'est plié en une minute ou deux. En Bretagne, on apprenait autrefois aux enfants à se méfier de la mer, à s'en tenir à distance. Une histoire circule dans la famille : mon arrière-grand-père, capitaine de navire dans la marine marchande, interdisait à ses fils d'aller voir la mer, à 10 kilomètres de chez eux, pour leur éviter toute tentation, et tout danger. La mer, c'était le boulot. « Aujourd'hui, on intervient rarement pour des nageurs ou des surfeurs. Ils connaissent la mer, ils aiment l'eau et se surveillent entre eux, et puis ils sont très sportifs ».

Un soir d'hiver à Locquirec. On annonce « du gros temps » et un fort coefficient. Vent du nord forcissant, nuit noire, à l'exception des lampes jaunes du Café du port. La mer grimpe, envahit la chaussée, vient mordre la terrasse. Elle charrie du bois : morceaux de rame, bouts d'annexe. « Cette nuit il y aura de la casse ». Les rafales plient en deux les téméraires venus se réchauffer au bar. Ça claque et ça gifle. On s'engouffre en refermant vite la porte. Pierric parle encore fort, comme pour couvrir le fracas de la tempête. Les verres se remplissent. Et se vident aussitôt. Accoudés au bastingage du bar, des sauveteurs et des marins en retraite. Sur les visages se lit le mélange de peur et de respect pour la mer. Ces nuits où autrefois les femmes et mères de marins disaient : « Demain on va ramasser des corps sur la grève ». Parce que le mot « plage » n'existait pas. Une nuit de tempête devenait une nuit de doute, de peur. De longues heures à se demander de quel côté va basculer la vie. Ce soir, aucune trace des nageurs et surfeurs. Dans les silences de la conversation, le sifflement strident du vent dans les haubans des bateaux amarrés. Les marins regardent vers le noir. La pluie fouette les vitres. Ce soir, la mer résonne au cœur des ténèbres. — **LM**

Ci-contre :
Les oiseaux se réfugient sur la plage Blanche, signe de l'arrivée de la houle.

Double page suivante :
Locquirec, la plage de Bilou.









Côte d'Argent

Jean-Paul Kauffmann

De Mimizan à Bayonne, le long d'une « anomalie », une pérégrination épicurienne au nom de l'amitié en l'an 1993.





En ce mois de janvier 2021, la mer est enragée à Mimizan, station balnéaire de la côte landaise. Les vagues déferlantes sont couleur de neige. La petite ville, qui exhale une odeur soufrée d'eau marine, ressemble à une installation de sport d'hiver abandonnée. Le dépeuplement général, l'immobilité de la station contrastent avec les vociférations de l'océan.

Pas un être humain à l'horizon, si ce n'est très loin, au large, une forme qui danse sur la mer. Elle disparaît sous la forte houle pour réapparaître un instant plus tard, en suspens sur la crête des flots. Peut-être une illusion d'optique provoquée par le mouvement saccadé des vagues. La mer qui écume semble par moment révéler la présence d'une coque de navire. J'apprendrai plus tard que ce bateau est l'Apivia, piloté par Charlie Dalin. Dans la soirée, il franchira le premier au Sables-d'Olonne la ligne d'arrivée du Vendée-Globe.

Pourquoi ce déchaînement crée-t-il un malaise ? La colère des éléments, les clameurs de la mer, la tempête qui soulève les vagues en flocons excitent une force invisible, entraînée violemment vers la côte, comme drossée, ayant toutes les allures d'un naufrage. La fin d'un temps ? Constatation étrange, j'ai éprouvé ici sur cette plage le même sentiment il y a une trentaine d'années, très exactement le 14 juin 1993. Ce n'était pas la tempête, mais le voyage que j'allais accomplir le long du littoral désert me donnait déjà l'impression d'arpenter un continent perdu.

Ce jour-là, mon ami Denis Tillinac, ses deux jeunes fils, Jean et François, et moi-même accompagné de mon aîné Grégoire, inaugurions une randonnée de quatre-vingt-dix kilomètres le long de la côte jusqu'à Bayonne. Sans être un randonneur

éprouvé, je pratique régulièrement la marche depuis une trentaine d'années et je peux affirmer aujourd'hui que je n'ai pas connu une balade à la fois plus difficile et réjouissante. La disparition de Denis en octobre dernier m'a rendu inconsolable et je m'en veux de n'avoir pas évoqué avec lui ces souvenirs de la Côte d'Argent, nom qui lui fut attribué ici même à Mimizan-Plage en 1905 par un certain Maurice Martin, journaliste sportif bordelais. Aussi bien Denis n'a jamais aimé vraiment la mer. Il la trouvait trop imprévisible. « On ne peut pas compter sur elle », s'écriait-il de sa voix rauque de fumeur. En revanche, il chérissait les Landes, où je me suis établi. Il connaissait intimement cette région, comme d'ailleurs le reste de la province française et n'avait eu de cesse de retrouver près de chez moi le « quartier » – c'est ainsi qu'on nomme ici le hameau – où enfant il était venu de nombreuses fois en colonie de vacances.

C'est au débouché du courant de Mimizan, servant d'exutoire à l'étang d'Aureilhan, que commença notre randonnée. Nous aurons plusieurs fois l'occasion d'attendre la marée basse pour traverser à mi-jambe ces fleuves côtiers à la végétation luxuriante.

Denis, vêtu de son inimitable short bouffant en molleton, cordelette de serrage au vent, se moquait de son accoutrement. Être mal fagoté était sa coquetterie. Et il surjouait jusqu'à la caricature ce rôle de plouc, lui qui était le plus parisien des paysans du Danube. Ses mollets nerveux et musclés étaient pour lui source de fierté. Avec ce mélange de dérision et de sérieux enfantin, il les trouvait érotiques. Je ne saurais me prononcer sur le sujet. Il avait indéniablement des jarrets d'acier. J'avais souvent du mal à le suivre. Lui qui supportait mal d'être seul prenait plaisir à nous distancer.

Après tant d'années, le souvenir détaillé de cette marche s'est estompé. J'ai dû mettre à contribution la mémoire de nos enfants devenus aujourd'hui des pères de famille. Demeure la part immuable de Denis, constamment dans l'ébullition des idées et de la controverse, roi de la tchatche et de la provocation, inlassable boute-en-train, dialecticien hors pair, ne ménageant jamais sa peine pour instiller à notre expédition une ambiance divertissante, se mettant en quatre pour que soient maintenues à tout prix gaîté et vivacité d'esprit. Avec lui, l'air pétillait différemment, jamais de blanc, pas d'ange qui passe, il faisait toujours le plein, donnant toute sa mesure, usant de sa verve au maximum pour dépeindre par exemple son amour d'Alexandre Dumas ou son horreur des animateurs socio-culs, selon son expression. Il était impossible de s'ennuyer en sa compagnie, il en faisait une affaire personnelle, même si à la fin il pouvait paraître las et presque dégoûté de se lancer dans cet exercice de haute voltige – cette acrobatie exigeait il est vrai une forme d'abnégation – mais le naturel était plus fort que tout. Il ne pouvait décevoir son public. Il fallait être fidèle à la légende. Il en avait marre, mais avait accepté de souffrir pour cette cause, conjurer l'ennui. À table, chacun voulait se placer à côté de lui.

La Côte d'Argent est une anomalie.
C'est la plus grande plage de sable fin d'Europe.

La Côte d'Argent est une anomalie. C'est la plus grande plage de sable fin d'Europe. Elle n'est pas exempte de dégradations mais, à la différence de la Méditerranée, elle a par miracle échappé au bétonnage côtier grâce à la politique volontariste de la Miaca (Mission interministérielle de la côte aquitaine), créée en 1967 au temps des Trente Glorieuses. Ce trait de sable presque rectiligne avec son cordon dunaire et sa forêt de

protection est certes entamé par l'érosion, mais son caractère de rectitude parvient encore à garder la netteté des origines. D'où cette impression d'un espace vide, brutalisé par un océan déchaîné et dangereux, provoquant les houles les plus fortes et les vagues les plus puissantes du littoral français. Nous cohabiterons pendant ce voyage avec cette violence paradoxalement peu agressive. Nous serons en proie à ce phénomène de vaporisation, plongeant la côte à perte de vue dans un étrange brouillard, instaurant parfois avec le ciel livide un climat de catastrophe et de peurs eschatologiques, comme si la Bête de l'Apocalypse allait surgir de la mer et les étoiles tomber du ciel. Impressions renforcées par la présence sur le littoral du Centre d'essais des Landes, où sont expérimentés les tirs de missiles sol-sol, zone évidemment interdite au public. Les engins à tête nucléaire et leur force exterminatrice ne cesseront de hanter notre marche, sans doute à cause de l'aspect abandonné de la côte, presque indemne de toute construction.

Au début, nous marchions exclusivement sur l'estran, la partie humide de la plage comprise entre les plus hautes et les plus basses marées, déjouant les vagues, qui expirent ici loin sur la grève. Nous pensions qu'il serait plus agréable de fouler le sable mouillé. Cette facilité se révélera trompeuse. En réalité, la plante des pieds et la cheville s'épuisent vite. Je vis Denis connaître au bout de quelques heures un léger coup de mou. Le reste de la troupe, quant à lui, était déjà brisé de fatigue.

Clope au bec, cendre voltigeant au vent, Denis interpellait les traînards de sa voix cassée, intimant aux vagues de se taire, entonnant pour la dixième fois de la journée *Memphis, Tennessee* de son idole Elvis Presley. Au-delà de sa sourde inquiétude, Denis témoignait d'un rare bonheur d'exister, de savourer le monde avec ses cinq sens, d'affronter le soleil, la pluie, le vent comme des brûlures délicieuses selon ses propres mots. Sa façon de cheminer était singulière, une sorte de trottinement chaloupé, régulier et très efficace, avec ce balancement d'épaules, la tête enfoncée, prêt à fondre sur un obstacle invisible. S'il avait dû être un animal, c'eût été assurément un sanglier, physiquement j'entends, la hure reniflant l'embrun, l'air concentré et soupçonneux, une manière de porter son corps trapu sur l'objectif, l'aspect extérieur démentant catégoriquement le dedans. Ce redoutable intérieur tillinacquien aussi compliqué qu'infaillible. L'art de percevoir les rapports entre les êtres, invisibles aux communs des mortels. Une perspicacité démontant l'envers du décor, incomparable pour mettre à nu les artifices de la comédie humaine, une façon aussi de brouiller les pistes et d'égarer l'adversaire, non exempte de rouerie. D'ailleurs, le sanglier est un animal malin, qui n'a pas son pareil pour se dissimuler. Il sait sentir le vent et ne se laisse pas berner facilement.

Nos enfants ont gardé de ces jours un « souvenir exceptionnel ». Ce n'est pas moi qui le dis, mais Jean Tillinac (né en 1978) qui me l'écrit. Un peu plus âgé, mon fils Grégoire (1973) s'amusait derrière Denis et moi à chanter des chansons paillardes. Jean et François ont conservé l'image d'un Grégoire « hilare », ce qu'il continue d'être, un état d'énergie euphorique et contagieux, allié à un goût prononcé pour la facétie et l'imitation. Parodier la voix de Denis a été l'un de ses exercices favoris. Cette voix de clopeur-rhéteur, enrhumé, légèrement éructante et râpeuse, la voix de quelqu'un qui aurait toujours besoin de se dégager la gorge, timbre à nul autre pareil, difficile à décrire car cette voix était indissociable de sa pensée expectorante et de sa technique d'expression évacuant en rafales aphorismes et punchlines. En jouait-il ? En tout cas, elle était inséparable de ses effets oratoires. Pendant cette randonnée, Grégoire s'ingéniait particulièrement à singer Denis : « De toute façon, Kauffmann, c'est un juif honteux ! » Une plaisanterie qui faisait tordre de rire ses enfants.

Directeur de la publication :
Frédéric MÉRIOT

Rédaction en chef :
Olivier FRÉBOURG

Coordinatrice éditoriale :
Jeanne PHAM TRAN

Directeur de la création :
Nicolas CORNET

Direction artistique et développement graphique :
Caroline RIMBAULT

Conception de la charte graphique :
Bastien BOUVIER

Recherche iconographique :
Miriam ROUSSEAU

Transcriptions :
Françoise GAILLARD

Relecture :
Jean PIETRI

Remerciements :
Kim Michèle PHAN
Binh DANG

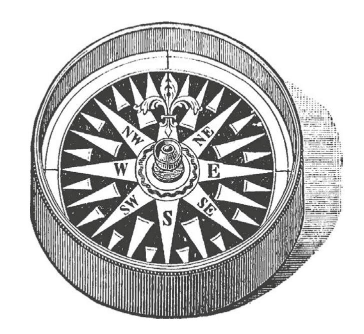
Fabrication :
Marianne SIGOGNE
et Jérôme CORDIER

Prépresse :
Arthur CAILLARD

Photogravure :
LES CAMÉLÉONS

Diffusion :
HUMENSIS

Distribution :
UD-FLAMMARION



N° ISBN : 978-23-828-4078-8